

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

A ce moment Suzanne ouvre les yeux.

Un frisson le prend ! Il s'accroupit contre le berceau. La jeune fille se dresse tout endormie, étend la main, touche le corps de l'enfant étendue dans son berceau, et instinctivement elle remue la fragile barcelonnette en murmurant :

—Folle que je suis !... Je le vois même en rêve !

Doucement, la fillette couchée dans le berceau vagit. Suzanne berce plus fort.

Et peu à peu, elles se rendorment toutes les deux.

Eugène, affolé à terre derrière une grande chauffeuse placée par le docteur contre la barcelonnette, afin de consolider celle-ci, n'avait plus de vivant que les yeux.

Suzanne allait-elle s'éveiller tout à fait, le voir, le découvrir ?...

Il savait bien ce qu'il allait lui dire, à elle surtout qui rêvait tout haut de lui.

Mais dans un tel moment une scène d'émotion et de larmes lui était extrêmement désagréable.

De plus si Suzanne le découvrait, sa fille, en supposant même qu'on l'adoptât dans la maison, serait traitée comme une orpheline, comme une étrangère !

Non, ce n'était pas cela que le misérable voulait.

Il voulait l'adoption complète, les soins, la tendresse infinie, l'amour de toutes les minutes.

Enfin, Suzanne ne bougea plus.

Bientôt sa respiration égale et douce vient dire à Eugène Gages qu'elle dormait de nouveau.

En rampant, sans oser se relever, il quitta la chambre dont il laissa la porte ouverte, et doucement sans faire plus de bruit qu'un serpent glissant souple et muet sur le sol, il descendit l'escalier, traversa le vestibule, reprit ses souliers et s'enfuit dans le jardin, refaisant la route entreprise un quart d'heure auparavant, en portant de même dans ses bras, un enfant enveloppé de ses langes.

La maison, plongée dans le plus profond silence, dormait toujours.

Au dehors, l'averse était calmée, la terre frémissait ; un vent plus frais passait, annonçant la venue prochaine de l'aube.

En sursaut, tout à coup, Suzanne se réveilla.

Le jour naissait.

Un jour encore terne, qui ne luttait point contre la faible lueur de la veilleuse, mais qui plaquait cependant aux vitres les grandes fleurs des rideaux de mousseline.

—Cette fois-ci, se lit la jeune fille, je n'ai pas rêvé. Il y a quelqu'un en bas.

En effet, la porte d'entrée venait de s'ouvrir, et l'on entendait distinctement dans le vestibule des pas étouffés.

Elle sauta aussitôt de son divan, se disant :

—La porte était donc ouverte !...

Et très brave, elle alla sur le palier.

—Monsieur, dit-elle à voix basse, est-ce vous ?

—Oui, répondit-on d'un accent à peine distinct.

Mais Suzanne reconnut aussitôt celui qui lui répondait.

En même temps, la garde, Mme Nouvailles, qui avait veillé la malade, entr'ouvrit la porte de la chambre d'Adèle avec des précautions infinies.

Suzanne était déjà descendue.

La garde, curieuse, et pas fâchée de se secouer un peu, en fit autant.

—Monsieur Pierre, disait Suzanne, quand Mme Nouvailles mettait son nez pointu à moitié escalier ; vous ici !... Et dans quel état, grands dieux !

—Tais-toi, comment va ma sœur ?

Pierre de Sauves, en effet, était trempé comme un canard, couvert de boue des pieds à la tête, avec le visage horriblement bouleversé, plus pâle qu'un mort.

—Madame va très bien.

ma pauvre femme !... Je ne pouvais éloigner ce spectacle de mes yeux !... Ah ! Seigneur, soyez béni !... mes craintes n'avaient pas de fondement.

Il tomba assis sur une chaise du vestibule, et ses nerfs contenus depuis la veille se faisant enfin jour, il éclata en sanglots.

—Monsieur Pierre ! monsieur Pierre, répétait Suzanne, comment vous laissez-vous aller ainsi, vous si fort !...

Il pleurait toujours, ainsi qu'un enfant, répétant au milieu de ses larmes :

—Je l'aime tant !... Ma pauvre petite sœur si bonne !...

Alors, voulant essayer de faire une diversion dans l'esprit de M. de Sauves, Suzanne continua :

—Mais comment arrivez-vous à cette heure-ci et dans l'état où vous êtes ?

Il se regarda et parut subitement très ennuyé, très embarrassé.

—C'est vrai, dit-il, je suis dégoûtant. Il faudra me nettoyer, Suzanne.

—Mais enfin, où vous êtes-vous arrangé ainsi ?

—Au coin de la rue Clavel, il y a une maison en construction ; je marchais très vite ne faisant pas attention à ce qu'il y avait devant moi, j'ai glissé et je suis tombé dans une sorte de mare toute pleine de boue.

—Vous êtes donc venu à pied ?

—A peu près.

—Vous arrivez de chez vous ?

—Non de la gare Saint-Lazare. J'ai manqué au Havre, le train de 6 heures et j'ai été obligé d'attendre celui de 10 heures qui n'est arrivé à Paris qu'à 3 heures. Ah ! ça été de cruelles et longues heures d'attente pour moi, je t'assure. A la gare Saint-Lazare, le cocher que j'ai pris n'a voulu me porter que jusqu'au boulevard de la Villette où il remisait. Il eût fallu avoir une discussion avec lui, j'ai mieux aimé monter à pied.

Suzanne n'insista pas.

Mme Nouvailles s'était doucement retirée.

—Tout de même, voilà une arrivée bien extraordinaire, se dit-elle en regagnant la chambre d'Adèle. Ce monsieur raconte de drôles de choses !... Et dans quelle émotion il est grands dieux !... On croirait qu'il a fait un mauvais coup.

—Tu vas me laisser voir Adèle, n'est-ce pas ? continua M. de Sauves, maintenant plus rassuré, et par conséquent plus maître de lui.

—Non, pas encore.

—Pourquoi ?

—Le docteur l'a strictement défendu. Personne, qu'une garde qu'il a lui-même installée, ne doit entrer dans la chambre de madame, jusqu'à ce qu'il ait fait sa visite de ce matin.

—Pas même moi ?

—Ni vous, ni moi, ni monsieur Georges lui-même. Vous voyez que la consigne est sévère.

—Où est la petite ?

—Dans ma chambre. Elle est superbe. Madame veut qu'elle se nomme Georgette. Elle a les yeux bleus comme le ciel : les yeux de monsieur.

Pierre sourit avec indulgence.

Suranne, très familière avec lui, car il y avait longtemps qu'elle était de la maison, parlait du bébé avec un enthousiasme presque maternel.

—Et cette petite merveille-là, dit-il, peut-on la voir, elle, sans la tuer d'émotion ?

—Oui, mais à la condition de ne pas faire plus de bruit que des mouches. Madame repose, et rien ne doit troubler son sommeil.



Alors, qu'est-ce qu'il pourra me donner ? car il me faut de l'argent.—Page 12, col. 3.

—Sans fièvre ?

—Sans fièvre.

—Et elle ne mourra pas ?

—Qui, madame ?

—Et oui, Adèle !... Que me fait le reste, que me fait tout ?

Il était dans un état de surexcitation extraordinaire, ses mains tremblaient ; de sa gorge horriblement contractée, les sons pouvaient à peine sortir.

—Voilà un monsieur singulièrement émotionné, se dit Mme Nouvailles, écoutant, espionnant toujours, sur son escalier.

—Calmez-vous, dit en même temps Suzanne. Madame va aussi bien que possible.

—Quel bien tu me fais !... Depuis que j'ai reçu cette dépêche au Havre, je suis comme un fou !... Je voyais sans cesse Adèle morte comme Berthe,